

APOLOGIE DE DIEU DANS *LES ÉCHOS DU SILENCE* ET *MOURIR UN PEU* DE SYLVIE GERMAIN

Serenela Ghițeanu

Universitatea Petrol-Gaze din Ploiești

serenelag@yahoo.fr

Résumé :

L'article se propose de présenter les livres d'essais *Les Echos du silence* et *Mourir un peu* de Sylvie Germain dans leurs ressemblances et différences d'avec son œuvre romanesque. Dans ses romans l'écrivaine traite du thème de la quête de Dieu, en suggérant par des métaphores telles « les immensités », « l'inattendu », « l'inespéré » l'existence de la divinité chrétienne, en décrivant le parcours initiatique d'un héros souvent déchu, à la recherche du sens de l'existence, qui arrive à une ouverture de son âme. Dans ces essais, l'écrivaine montre les arguments, en apparences justes, de ceux qui conçoivent Dieu de manière erronée, car cela les laisse aliénés par rapport à la divinité ou les transforment en contestataires d'un Dieu qui serait indifférent et muet à leurs souffrances. Sylvie Germain invite les lecteurs à une démarche de pensée non-conformiste, audacieuse, qui renonce aux dogmatismes, à l'herméneutique de la Bible faite par l'Eglise, tout cela afin de trouver, de comprendre et d'aimer un Dieu qui ne cherche d'autre que l'amour des hommes, un amour inconditionnel et choisi librement.

Mots-clés: *écrivaine française contemporaine, essais, thématique théologique, apologie de Dieu, analyses littéraires, texte biblique*

Abstract:

The article aims to present Sylvie Germain's essay books *Les Echos du silence* and *Mourir un peu* by comparing them to her novels in terms of similarities and differences. In her novels, the author addresses the theme of the search for God, suggesting the existence of the Christian divinity through metaphors such as “les immensités” (“the vastness”), “l'inattendu” (“the unexpected”), “l'inespéré” (“the unanticipated”). She describes the initiatory journey of a frequently fallen hero, seeking the meaning of existence, who ultimately reaches a spiritual awakening. In these essays, Germain highlights the seemingly valid arguments of those who misconceive God, as this leaves them alienated from the divine or turns them into critics of a God they perceive as indifferent and silent in the face of their suffering. Sylvie Germain invites readers to a nonconformist and bold approach to thinking, rejecting dogmatism and the Church's hermeneutics of the Bible, all in an effort to find, understand, and love a God who seeks nothing but human love, freely chosen and unconditional.

Key-words: *French contemporary female writer, essay, theological theme, apology of God, literary analysis, text of the Bible*

Motto: « Jésus va à l'encontre de l'image que l'homme se fait de Dieu » (Sylvie Germain)

Après des études approfondies de philosophie, Sylvie Germain se met à écrire des romans pour mieux essayer de répondre à ses questions métaphysiques: comment vivre sous les attaques du Mal, qui est omniprésent dans l'humanité sous diverses formes et fait des ravages?, comment expliquer la douleur et la mort des innocents?, comment trouver Dieu dans un monde où Il semble sourd à la détresse des hommes? Dotée d'une culture judéo-chrétienne solide, l'écrivaine crée dans ses romans des paraboles, elle revisite des mythes ou des épisodes bibliques, elle « descend » aussi dans la contemporanéité, par une œuvre riche en symboles et qui se concentre sur les grands thèmes culturels universels: le pouvoir de l'amour, le Mal, la souffrance, la mort, la relation homme-Dieu. Le thème de la mémoire, qu'elle soit individuelle ou collective, renvoie à des enjeux identitaires mais aussi à la responsabilité des actions des hommes. Soumis à toutes sortes d'expériences, ses personnages s'élèvent lorsqu'ils ont la foi et chutent, par manque d'espoir, d'ouverture d'esprit et de patience. Dans la vision qu'elle nous présente du monde, l'écrivaine décrit un espace où le Bien et le Mal se disputent sans cesse et où l'homme est sujet plutôt aux désenchantements et à sa propre faiblesse, sans pour autant être exclu d'un salut qui vient seulement à travers une forme avancée de spiritualité.

Dans son œuvre romanesque, Sylvie Germain se penche sur Dieu-le-Père, l'inaccessible, de l'Ancien Testament, muet devant la Shoah (*Le livre des nuits*), sur la lutte de Jacob avec l'Ange et une aventure luciférienne qui finit en Rédemption (*Nuit-d'Ambre*), sur l'épisode biblique de Tobit (*Tobie des marais*), en revisitant le mythe de Job (*Immensités*), poursuit avec le mythe de la Méduse (*L'enfant méduse*) et avec des fables modernes qui ont toujours comme noyau une quête métaphysique (*Eclats de sel*, *Chanson des mal-aimants*, *Petites scènes capitales*, *A la table des hommes*) ou une problématique morale (*Magnus*, *L'Inaperçu*, *Hors-champs*, *Le vent reprend ses tours*, *La puissance des ombres*, *Brèves de solitude*).

Elle déploie aussi sa pensée dans des volumes d'essais tels *Les Echos du silence*, *Mourir un peu*, *Céphalophores*, *Songes du temps* (ses articles parus dans la revue "La Croix"), *Les personnages* (une sorte de crédo artistique) ou des textes situés à mi-chemin entre les mémoires et l'essai (*Le monde sans vous*, *Rendez-vous nomades*). Auteure également de préfaces de livres d'art, Sylvie Germain arrive dans la soixante-dixième année de sa vie à une œuvre « complète », avec problématique métaphysique et construite sur un mélange d'imaginaire fabuleux et de culture savante, dans un style poétique reconnaissable facilement.

Les volumes d'essais *Les Echos du silence* (1996) et *Mourir un peu* (2000) de Sylvie Germain font évoluer le thème principal de ses romans, la quête de Dieu, vers une **apologie de Dieu**. En scrutant ce monde polymorphe, Sylvie Germain découvre l'envers des choses, l'infinité des nuances des choses, leur face cachée, tout comme le mystère qui précède toujours les grandes découvertes, notamment de Dieu-même.

Dans *Les Echos du silence*, l'écrivaine se livre à un questionnement profond sur l'essence de Dieu et sur l'existence du Mal, le dernier qui semble incompatible avec l'idée d'une divinité aimante, proche et toute-puissante. Ce qui est original chez Sylvie Germain, c'est la manière dont elle commence, par décrire, en leur donnant raison, les doutes et les moments de solitude et de détresse des croyants face à un Dieu

qui leur semble souvent incompréhensible, intangible et muet, en montrant, après, leurs limites et en proposant une démarche nouvelle, afin de découvrir Dieu.

L'approche de Dieu se fait alors, chez Sylvie Germain, à travers une mise en question qui n'a rien de dogmatique, qui est, au contraire, étendue, généreuse et expressive puisqu'elle est philosophique et poétique.

Sylvie Germain reprend (après quelques-uns de ses romans) le motif du *silence de Dieu* devant la souffrance des innocents. Dans *Les Echos du silence*, en citant largement du Livre de Job, l'écrivaine part de la constatation –répétée– que « Nous sommes aux temps des génocides » et approfondit l'épisode du personnage biblique Job qui était si croyant et si bon mais qui se voit dépossédé de tous ses proches et biens, sans raison. Après le constat que Dieu semble être resté muet devant tant de crimes après celui de Caïn contre son frère Abel, l'écrivaine entame une réflexion qui mènera à une apologie de Dieu, qu'elle tissera peu à peu.

Au début, elle admet le fait que Dieu a rendu grande injuste à Job et que la fin des douleurs de Job n'est pas satisfaisante: « La réponse n'est pas dans les Discours de clôture du Livre de Job; le Dieu qui tout à trac y prend enfin la parole, avec superbe et grand fracas, évoque un Deus ex Machina envoyé de guerre lasse pour mettre un terme aux lancinantes plaintes de Job » (Germain, 2006, 24-25). Elle admet aussi que les fils et filles de Job tués ne sont pas compatibles avec l'image d'un Dieu toutpuissant, malgré la prospérité restaurée de Job. Et elle avance alors que la réponse serait de chercher une autre voie pour comprendre Dieu: « Se risquer dans une voie qui consent au silence sans le sommer de se briser, sans le clore sur un vide définitif. Une voie de pure errance dans le désert en expansion de ce silence-même » (28).

Comme l'essence de ce monde, de la vie-même est le mouvement, l'écrivaine choisit la métaphore de *la rose des vents qui tourne* pour s'attaquer à tout ce qui est figé, inflexible, telle la façon de concevoir Dieu qu'ont la plupart des hommes: « maître jaloux », « guerrier farouche, féroce à l'occasion » (39). Elle plaide pour une telle ouverture de l'esprit qui accepterait volontiers « l'inconnu, l'imprévu, l'inespéré » (40). Abandonner les préjugés sur Dieu et embrasser les images inattendues de sa perpétuelle *mouvance*, comme elle le dit, serait plus approprié: « le Maître du sanctuaire n'est jamais là où l'on s'attend à le trouver, il arrive à l'improviste, repart de même. Il est toujours ailleurs, par monts, par vaux, par vagues et par nuages » (Germain, 2006, 40). Voilà donc un Dieu qui n'est pas immuable, qui est toujours « en quête, en errance, peut-être » (42). Et il voyage pour parler, « partout (...) il sème ses paraboles » (43). Et quand Il se trouve sur la Croix, Il parle encore avec son corps torturé, il crie sa souffrance et même lorsqu'il expie, « sitôt déposé au tombeau, aussitôt il s'en échappe » (47).

Dieu est, à la fin, comparé au roi Lear. L'écrivaine trouve de surprenantes ressemblances entre la divinité et le fameux personnage de William Shakespeare. Celui-ci aurait offert tous ses biens et pouvoirs à ses filles et fils pour ne demander en retour que leur amour. Mais il se trompe grièvement et, même désillusionné, il ne comprend pas ce qui lui arrive et devient fou. Gonénil, Régane et Edmond ne sont pas reconnaissants à leur père et le traitent mal parce que, telle la plupart des humains, ils abusent de la liberté qu'on leur a offerte et « sont sourds au silence de Dieu » (73). A cause de son amour muet- mais immense-, sa fille Cordélia est déshéritée et elle reste, fidèle, à rejoindre, dans les broussailles, son père devenu fou de désespoir. L'écrivaine affirme que cette fille, la seule aimante, ressemble à Thérèse de Lisieux, qui considérait l'amour seulement comme « amour sans compromis, sans garantie ni

garde-fou, sans même attente d'une récompense » (83-84). Enfin, le parallèle entre Dieu et Lear se dessine clairement, pour Sylvie Germain: « Lear avec ses filles, Dieu avec Job: un même désir- n'être aimé que pour soi-même, sans autre enjeu que l'amour pur; être aimé à vide, pour rien, pour la beauté et la largesse du geste, pour la splendeur de la geste du cœur »(85-86).

Si Dieu se retire de sa Création (Lear de son pouvoir de roi et de tous ses biens), Il le fait pour offrir aux humains un don magnifique mais dangereux pour certains d'entre eux: la liberté. Combien d'entre eux en useront très mal? Tels trois enfants sur quatre, dans le cas de Lear... Dieu se retire pour espérer trouver accueil dans le cœur –même des humains mais combien sont-ils prêts à Le comprendre et à L'accueillir? En citant Etty Hillesum, mystique morte à Auschwitz, à qui Sylvie Germain a dédié une biographie, on nous rappelle un paradoxe formulé audacieusement par celle-ci: « Et si Dieu cesse de m'aider [parce que trop vulnérable-n.a.], ce sera à moi d'aider Dieu » (*apud* Germain, 2006, 99). Comme elle le démontre par le personnage Nuit-d'Ambre du roman homonyme, l'écrivaine pense que Dieu ne serait Tel que nous l'apprennent les Evangiles s'Il ne désirait Lui-aussi, énormément, à être aimé par les humains: « Le cœur humain. Mais tant lui refusent abri, tant le chassent, l'expulsent. Et à chaque fois, c'est pour ce Dieu mendiant la même douleur aiguë » (Germain, 2006, 100). Sauf que cette mendicité auprès du cœur des humains, Dieu la fait discrètement, « sans faire spectacle » et « rares sont ceux qui le perçoivent dans un obscur recoin de leur être » (102-103).

Sylvie Germain clôt son essai en arguant que l'homme devrait apprendre à se mettre à l'écoute du silence- même de Dieu, avec urgence justement parce que le XX-e. s. « semble être parvenu au comble du mal et de la barbarie, et aussi de l'arrogance et de la bêtise » (106), sans se faire des illusions sur le siècle XXI: « il faut s'attendre au pire » (106). Si le monde a toujours été « féroce, cynique, sanguinaire » (106), c'est parce les humains n'ont jamais appris les leçons de l'Histoire. Se mettre à l'écoute du silence de Dieu n'est certes pas chose facile, car « il faut forcer l'écoute à l'extrême, lutter contre sa propre surdité, aussi coriace soit-elle, jusqu'à parvenir à transmuter le silence en murmure, en chant de fin silence »(107).

Le volume *Les Echos du silence* met en question une part des éternels arguments des athées ou de ceux qui restent à la surface de la connaissance de Dieu, notamment l'existence du Mal, la souffrance des justes et des innocents, ou leur mise à mort prématurée et violente, et propose une libération des idées fixes, dogmatiques de la religion. En analysant leurs arguments, l'écrivaine avance une autre manière d'appréhender la figure divine, en dévoilant que sa soi-disant absence du monde –qui est régi tant de fois par le Mal- est, en fait, une présence subtile, qu'il faut découvrir. Les références culturelles, en dehors de la Bible, sont nombreuses, de Paul Celan, Simone Weil et Ossip Mandelstam jusqu'à Shakespeare, Thérèse de Lisieux et Etty Hillesum.

Dans *Mourir un peu*, Sylvie Germain rappelle que parmi les questions les plus préoccupantes de l'humanité, depuis toujours, se retrouve celle de l'existence de Dieu. Elle fait une analyse de la manière dont les hommes s'y rapportent et trouve les catégories suivantes: ceux qui négligent la question, par indifférence ou paresse, ceux qui sont indécis, appelés « les intermittents de la foi »(Germain, 2000, 15), ceux « qui la prennent d'assaut soit pour la faire tomber » (15), soit pour transformer Dieu dans une statue guerrière et rigide (« l'idolâtrie », 16), ceux qui « entrent en lutte avec le

mystère de Dieu, mais d'un Dieu vivant »(17), et ceux, enfin, qui entrent « en étreinte et en danse avec ce Dieu dont le mystère leur est merveille et amour fou » (idem).

Si dans *Les Echos du silence* les personnages littéraires invoqués avaient été Job et le roi Lear, dans *Mourir un peu*, qui fait appel à plusieurs textes littéraires, les personnages invoqués le plus sont Ivan Karamazov et le Grand Inquisiteur - du roman *Les frères Karamazov* de Dostoïevski.

Ivan Karamazov est rappelé pour sa célèbre révolte contre Dieu, qui permettrait la souffrance des enfants. Comme lui, ils en sont si nombreux ceux qui refusent « le billet d'entrée dans l'obscur Royaume de Dieu » parce que le coût leur paraît « exorbitant, scandaleux » (21). En ajoutant le cas du héros nommé le bourreau - du roman homonyme de Par Lagerkvist- qui en cherchant Jésus Christ, le trouve faible, impuissant, ensuite, en cherchant Dieu-le-Père, il le trouve « pétrifié sur son trône » (23), l'écrivaine réfléchit sur le fait que le désir de justice, surtout rapide, immédiate, représente trop peu « dans cette quête de sens » (25). Ivan et le bourreau sont avides d'une justice palpable, immédiate, évidente.

Il faudrait bien plus, pense Sylvie Germain, il faut « accepter le risque de transgresser les frontières de la raison, du bon sens et de la logique, faire subir un bouleversement vertigineux à nos habitudes mentales » (idem). Tout comme dans *Les Echos de silence*, où elle suggérait qu'il faudrait « repartir à zéro, faire table rase de nos rancœurs, de nos colères, de tous nos préjugés et de nos verdicts rendus à l'aveuglette » (Germain, 2000, 37), afin de pouvoir se mettre à Son écoute, l'écrivaine pense donc qu'il est nécessaire un changement radical dans notre perception de Dieu.

En l'absence de ce changement, nous aurons toujours à justifier notre éloignement- voire aliénation de Dieu -par l'existence du Mal dans le monde. L'écrivaine trouve un argument supplémentaire, littéraire également, dans la nouvelle *La lettre volée* d'Edgar Allan Poe. Dans celle-ci, si la police ne réussit pas à dénicher la lettre compromettante pour la reine dans le bureau du ministre qui l'avait volée, en fouillant dans les moindres recoins, dans l'obscurité de la nuit, le détective Dupin se rend compte tout de suite que la lettre avait dû être cachée dans l'endroit le plus accessible, justement parce que là-bas elle n'aurait pas été censée se trouver. Et il la trouve dans le même bureau, en plein jour, tout de suite. De la même manière, conclut l'écrivaine, Dieu est souvent trouvable non pas dans des cachettes mais près de nous, où l'on ne s'y attend pas.

L'écrivaine dédie plusieurs pages aux pieds divins, qui rendent possible la marche à travers monts et vallées : « Les pieds ont valeur de témoins, leur nudité est force, leurs mouvements sont des signes » (72). A partir des pieds des humbles, qui doivent recevoir soin et repos, après les longues marches à pied des temps anciens, sont évoqués l'épisode biblique de la prostituée qui a lavé les pieds du Christ, jusqu'à des représentations artistiques comme celle des pieds démesurés des statues de Giacometti, pieds enfoncés dans la terre et soutenant des corps trop fragiles, et celle de la peinture « Christ mort » de Mantegna, qui sont les pieds de *l'homme Jésus* et non pas de Dieu.

Sylvie Germain réitère son idée que pour appréhender la divinité comme «un Dieu Tout-Désirant» (79), il est nécessaire de faire bousculer dans notre pensée tout ce qui est dogmatique, toute image rigide et limitative et être ouvert à «une aventure à risquer» (idem). Il faut être prêt à plus qu'une ouverture de l'esprit; elle rappelle Charles Péguy, qui invite les humains à lire les textes sacrés en embrassant toute leur cruauté et manque de mesure, quitte à en être épouvantés. Sylvie Germain nomme

cela « un rapt de l'intelligence et du cœur » et s'explique: « Le rapt incite l'intelligence à passer alliance avec l'intuition, l'imaginaire et la sensibilité aiguisée » (Germain, 2000, 80). Elle ajoute qu'en chassant ce qui est « fondamentaliste », « le sujet pensant, questionnant, n'est donc nullement amoindri au terme de ce rapt, bien au contraire, il s'en trouve avivé » (idem).

Elle applique elle-même cette audace du jugement en analysant le cas de Judas d'une manière inhabituelle. Celui qui a trahi Jésus est vu comme « un trop aimant, enfiévré d'inquiétude et d'impatience (...), qui n'a pas pu assumer la cruauté de sa méprise, l'absurdité de tout ce gâchis » (Germain, 2000, 88), c'est pourquoi il jette l'argent reçu et il se pend.

L'écrivaine souligne aussi que l'orgueil est le principal ennemi de l'homme dans sa quête de Dieu, qu'il ne Le trouve pas parce qu'il veut et prétend tout comprendre et maîtriser. Tout ce que nous voyons, nous le refusons lorsqu'il contredit une certaine idée que nous nous sommes faite et de nous-mêmes et de Dieu. Sylvie Germain analyse le fragment *La légende du Grand Inquisiteur* pour l'incompréhension de ce personnage imaginé par Ivan Karamazov, qui prend prisonnier Jésus et qui s'indigne de Son humilité. Plus que cela, il Lui reproche d'avoir offert aux hommes la liberté, alors que pour ceux-ci la liberté serait « un fardeau trop lourd à porter, une responsabilité écrasante », « un don funeste » « qui ne cause que des tourments » (94). Pourquoi Jésus Christ a fait ce don aux humains?

Encore une fois, parce qu'Il voulait être aimé et aimé librement par les hommes, par choix. Dans ce tête-à-tête entre le Grand Inquisiteur, un tyran nonagénaire, et Celui qui est le bienfaiteur de l'humanité, ce Dernier ne souffle pas un mot. L'écrivaine ajoute une vérité incommode: la plupart d'entre nous ressemblent à ceux qui, tout comme le Grand Inquisiteur, sont bloqués dans leur pensée limitative et figée et qui ne croient pas « en l'impossible, en l'inespéré » (96), ils ne sauraient même pas les imaginer.

La générosité du Christ réside aussi dans le fait qu'Il n'impose rien aux hommes, poursuit l'écrivaine: « Il propose, il montre, il enseigne, mais ne contraint personne » (106). Il exerce son pouvoir non pas du dehors, mais du dedans, il fait appel à « l'allocution impérative » (idem). Il parle à ceux qu'Il guérit, Il leur dit d'aller simplement vers leur vie habituelle, à l'antipode d'un pouvoir despotique et présomptueux. Les hommes qui veulent recueillir des traces palpables de Son passage sur terre se retrouvent désillusionnés car Sa présence et Ses bienfaits ne se laissent pas touchés et comptés. Il est du côté du subtil, de ce que l'on peut sentir: « Si traces il y a, elles sont en creux, et transparentes, impalpables; en essaim de très discrets je-ne-sais-quoi voletant dans la poussière des jours, des siècles, des millénaires » (Germain, 2000, 115).

L'écrivaine revient à l'idée que Jésus Christ exerce son pouvoir infini seulement en échange de l'amour et seulement pour ceux qui veulent bien Le loger dans leur cœur. Nommé par Sylvie Germain « le Passant », Il offre aux humains « sa propre immensité. L'Immensité de l'Ailleurs d'où il vient et qu'il est » (117). Dans le roman intitulé *Immensités*, qui reprend, dans le paysage socio-politique de la ville de Prague des années '80, le Livre de Job, le mot « immensités » renvoyait à un infini qui est secrètement contenu dans « notre finitude » (Germain, 1993, 194) et à la nécessité de lui « accorder quelque attention » (idem). Le dissident Prokop Poupá, tombé dans la disgrâce du régime et quitté par sa femme et son enfant, connaît d'abord la solitude et la tristesse, ensuite, en réfléchissant au « rien » (idem) qu'il est devenu,

il reçoit dans son quotidien de petits signes qui le mènent vers une ouverture de l'âme, un changement qui pourrait envisager la découverte de Dieu. En quête du sens existentiel, il traverse une initiation spirituelle dans laquelle « les immensités » sont une métaphore pour la possible existence -et donc découverte par le héros- de Dieu. A peu près la même histoire se retrouve dans plusieurs romans de l'écrivaine.

Les Echos du silence et *Mourir un peu* sont des volumes d'essais qui reprennent les idées sur la quête et l'essence de Dieu présents dans l'œuvre romanesque de Sylvie Germain en affirmant cependant de manière claire et nette ce qui dans les romans est seulement suggéré. L'écrivaine réfléchit à l'essence de la divinité chrétienne, en soutenant sa méditation sur des fragments poétiques et sur des personnages littéraires – y compris leur histoire- d'autres auteurs. Les idées principales sont: la nécessité de se débarrasser de l'image d'un Dieu rigide, qui juge froidement d'en Haut, et d'ouvrir son esprit vers un Dieu Aimant, qui veut tellement être aimé par les humains, à la suite d'un choix libre. Abandonner, aussi, les idées toutes faites sur l'endroit où Dieu se trouve, être prêt à Le trouver où l'on s'y attend le moins, être prêt à Lui offrir logement dans son cœur, le « voir » toujours en mouvement à travers le monde, à la quête de l'amour des hommes. Adopter donc une liberté de l'esprit qui mène vers Celui-même qui l'a répandue chez les humains. Les figures de style qui avaient désigné la divinité dans les romans, « immensités », « l'inattendu », « l'inespéré », même si repris dans ces deux volumes d'essais, se transforment en la nomination de Jésus Christ et de Dieu-le-Père.

Dans ces deux volumes, Sylvie Germain dépasse le rôle éternel de l'écrivain qui raconte des histoires, elle revient à son choix de jeunesse d'aller vers une démarche philosophique et en réfléchissant à des questions théologiques, elle procède, la première, à ce qu'elle propose à ses lecteurs: ouvrir son esprit, oser sa pensée, « se risquer dans une aventure », comme elle l'avait dit, qui l'enrichit et la guide dans son questionnement et cheminement d'ordre spirituel. Le résultat de cette démarche est une véritable apologie de Dieu.

Dans un monde occidental de plus en plus athée, surtout en France, l'œuvre de Sylvie Germain fait exception et en dépit du fait qu'elle ne s'aligne pas aux modes littéraires, elle a remporté de nombreux prix et a donné naissance à de multiples débats, colloques et études universitaires.

BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

GERMAIN, Sylvie, *Les Echos du silence* [Desclée de Brouwer, 1996], Paris, Albin Michel, « Espaces libres », 2006.

GERMAIN, Sylvie, *Mourir un peu*, Paris, Desclée de Brouwer, « Littérature ouverte », 2000.

GERMAIN, Sylvie, *Immensités*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1993.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

GOULET, Alain, *Sylvie Germain: œuvre romanesque: un monde de cryptes et de fantômes*, Paris, L'Harmattan, 2006.